

Le facétieux artiste a poussé à l'extrême son travail d'immersion, demandant à des photographes de quartier de retoucher ses portraits.



À VOIR

The Others

jusqu'au 5 octobre
à Images, festival
des arts visuels
de Vevey, en Suisse.
Renseignements :
www.images.ch

HINDOU DINGUE

Chanteur populaire, militaire, électricien... A New Delhi, le photographe Olivier Culmann s'est grimé pour adopter le look et l'attitude de ses voisins. Par **Luc Desbenoit**

Datés, ces portraits d'un kitsch consommé? Chacun d'eux constitue tout au contraire une approche sacrément originale du reportage photographique. Une pratique nouvelle qui exige de mouiller sa chemise, ou plutôt sa *kurta*, cette longue tunique de tissu monochrome, typique du sous-continent indien, dans laquelle pose cet homme au crâne dégarni. Car qui se dissimule derrière ce personnage légèrement ventripotent comme tous les autres modèles de la série «The Others»? Un seul et même homme, Olivier Culmann, ici vraiment méconnaissable pour ceux qui connaissent son physique longiligne, ses cheveux courts de couleur châtain virant poivre et sel. A la façon de Cindy Sherman, le photographe français (né en 1970) s'est donc glissé dans l'identité d'une quarantaine d'habitants de la «colonie» de Jangpura, un quartier de New Delhi où il s'est installé pendant trois ans (à partir de 2009), avec sa femme et ses deux jeunes enfants. Tous les jours, il a croisé l'employé de bureau en pantalon marron, pull sans manches, chaussures similicuir et sacoche à l'épaule. Ou le jeune branché moulé dans son jean. L'homme en habit blanc immaculé est l'électricien qui l'a secouru un soir de panne. A chaque fois, Olivier Culmann observe coupe de cheveux, système pileux et attitude corporelle. Il note chaque détail vestimentaire avant de se rendre les mardis soir sur le marché local de Bhogal pour acheter cravates, lunettes et tee-shirts, là où ses modèles se fournissent, avant de les recomposer dans son studio.

Mais quelle mouche l'a piqué? Longtemps, Olivier Culmann s'est appliqué à photographier au Leica, en noir et blanc, dans le sillage de l'agence Magnum et des reportages de ses stars Capa ou Cartier-Bresson, découverts dans la bibliothèque paternelle. Membre du collectif Tendance floue, reporter chevronné, ce globe-trotter plutôt sérieux a d'abord mené des projets au long cours sur «Les Mondes de l'école» (1993-1999), avec son compère Mat Jacob, puis sur le phénomène hypnotique que provoque la télévision dans plusieurs pays. Ce regard de l'Occidental de passage lui paraissant épuisé, il a commencé à partager le quotidien de ses modèles, à s'imprégner de leur culture, en habitant avec sa famille à Marrakech et à Los Angeles, pour en tirer des points de vue plus justes. Avec l'Inde, il pousse à l'extrême le principe de l'immersion. Le photographe ne se contente pas de se métamorphoser en sikh enturbanné ou en musulman barbu coiffé de l'inévitable bonnet blanc et d'emprunter les codes de l'imagerie populaire diffusée par le cinéma de Bollywood – ses couleurs flashy et ses décors délirants devant lesquels les Indiens adorent se faire tirer le portrait dans les studios de quartier qui pullulent... Il se possède également de ses images en demandant aux retoucheurs locaux de coloriser avec Photoshop ces portraits qu'il leur livre en noir et blanc. Ou déchirés, pour qu'ils en reconstituent, parfois de façon grotesque, la moitié du visage manquante. Olivier Culmann fait également appel aux artisans peignant les enseignes de boutiques pour métamorphoser ses pastiches en toiles de peintre. Cette série se regarde en souriant. Elle rend compte de la complexité des identités indiennes, sans se prendre au sérieux ●